

Louise Morvan savourait sa première soirée d'été au *Clairon des Copains*. Le petit bistrot du canal Saint-Denis faisait le plein, au grand bonheur de pépé Maurice, son propriétaire, qui sirotait un pastis en couvant des yeux sa clientèle. Louise jeta un coup d'œil au dragon-toboggan de la Cité des Sciences, scintillant au soleil couchant, et commanda une bière à la pression.

– Un demi avec un faux col crémeux comme tu les aimes, lui dit le barman. Et maintenant que tu as ce que tu voulais, interdiction de quitter les lieux.

– Tu comptes me séquestrer, Robert ?

– Blaise Seguin va passer. Une affaire pour toi.

Louise porta machinalement sa main à son visage ; un léger croissant bleuté soulignait encore son œil droit, souvenir cuisant de la dernière trouvaille de Seguin. Elle envisagea de partir en courant, puis songea à ses finances en berne. Elle attrapa son bock, fit rouler sa fraîcheur embuée sur sa joue et partit s'installer à sa table attitrée. Il était temps de rédiger le compte-rendu de l'affaire Caldet. Une planque pluvieuse aux abords d'un club d'équitation de Nogent-sur-Marne, trois jours cachée dans l'herbe boueuse, à habituer les chevaux à l'odeur de l'enquêtrice et aux cliquetis de ses appareils photo. Gabrielle Caldet gagnerait son divorce mais perdrait tout le reste. À soixante ans passés, en caleçon et chaussettes, de la paille plein les cheveux, Armand Caldet avait une classe étonnante.

– Je ne connais que Cary Grant pour réussir un coup pareil. Mauvais calcul, trancha Louise en allumant son ordinateur portable.

– Vous soliloquez, ma chère ?

Blaise Seguin venait de se matérialiser dans son éternel complet bleu marine, son visage poupin enluminé sans doute par le souvenir d'un copieux déjeuner. Comme d'habitude, les tempes grises et la froideur du regard bleu dissipaient l'air bonhomme du personnage, cette première impression totalement infondée et qui en avait trompé plus d'un.

– Parfois, mes clients m'inspirent des réflexions métaphysiques.

– Si vous aimez la métaphysique, vous allez être servie. L'Église vous veut, Louise.

– Je ne suis pas sûre d'avoir envie d'entendre la suite.

– J'ai décidé de vous tirer de votre train-train adultérin.

– Pour me faire chuter du grand-huit ?

– Monseigneur Chevry-Toscan, évêque ultrachic, grande famille parisienne, des entrées bétonnées à Rome, souhaite faire appel à vos services.

– Devinette : pourquoi un mec qui donne des claques dans le dos au pape et au gotha parisien engagerait-il une obscure privée du canal Saint-Denis ?

– Votre visage de madone et ces accès de vulgarité, quel mélange délicieux ! Ah, si vous vouliez, Louise...

– Par pitié, Blaise, cachez le morceau.

– Il s'agit de ramener son neveu, Florent Chevry-Toscan, dans le droit chemin. Vous êtes aussi séduisante qu'opiniâtre, et vous parlez japonais.

– Première nouvelle.

– Le jeune Chevry-Toscan fait des affaires à Tokyo.

– Je suis contente pour lui et pour la balance commerciale de notre beau pays.

– Cela ne serait pas mauvais pour la vôtre, d'après ce que je sais. L'opération est bien rémunérée, tranquille, sans risque. Vous direz à l'évêque que vous avez l'habitude d'enquêter à l'étranger, et puis voilà.

– J'ai enquêté une fois au grand-duché du Luxembourg.

– L'essentiel est de ne pas mentir complètement.

– Vous avez pêché cette « opération tranquille » à la sortie de la messe ?

– Du tout. L'évêque est une vieille relation d'une vieille relation.

– Ces patriarches savent que vous palpez un pourcentage si je me charge de l'affaire, et me fais tuer à votre place ?

Seguin commanda un demi à Robert comme si de rien n'était. Ceux que Louise appelait ses assistants étaient, à de rares exceptions, interdits de séjour dans le bureau-appartement du quai de la Gironde ; elle réservait le siège de Morvan Investigations à ses clients. Les indic et filoches défilaient au *Clairon* devant une Louise trônant immanquablement derrière son ordinateur. Pour Robert, ils étaient « la cour des miracles de la reine

Louise » et pour pépé Maurice, « la bande des loquedus ». Seul Blaise Seguin échappait au mépris du vieux bistrotier, sans doute parce qu'il le gratifiait d'un « cher monsieur » à chacune de ses apparitions. Rien n'aurait pu faire vaciller le respect du vieil homme, ni les chemises douteuses de Seguin, ni ses Weston aux semelles bâillantes.

- Votre oncle se serait jeté sur une proposition comme celle-là.
- Sûr. Julian était délicieusement snob. Et pratiquait la boxe.

Chaque rencontre avec Louise était pour Seguin l'occasion d'évoquer Julian Eden. Après sa mort, elle avait repris l'agence et travaillait en solo, sans associé ni secrétaire. L'oncle mythique revivait à travers les souvenirs de son ancien compagnon d'armes, qui racontait leurs virées avec un talent de conteur oriental. Louise l'écoutait peaufiner ces histoires narrées cent fois : les succès féminins de Julian, ses voitures, ses voyages, son accent anglais et cette élégance qui tenait bon, même dans les pires enquêtes.

– Personne ne pouvait lui faire abandonner une affaire. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi têtue. À part vous, Louise. Votre mère aussi, peut-être.

- Kathleen est butée. C'est différent.
- Louise, je suis sérieux. Je vous ai déniché une affaire en or.
- La dernière s'est soldée par un coquard, si mes souvenirs sont bons.
- Comment imaginer que le petit ami de la fugueuse que vous recherchez oserait frapper une femme ?
- Vous n'aviez pas non plus imaginé que le petit ami sortait de tôle...
- Je n'ai pas eu le temps de vous l'apprendre, vous êtes toujours si impétueuse...

Seguin se lança dans un condensé de la saga Chevy-Toscan. L'évêque avait à cœur l'avenir de son neveu, surtout depuis l'accident de voiture de son frère, le président d'une compagnie financière qui avait fait faillite. Certains prétendaient que le prélat culpabilisait de ne pas avoir remis son frère à flot, et que l'accident ressemblait à s'y méprendre à un suicide. Le deuil avait marqué Florent. Il avait décidé de refaire sa vie le plus loin possible de ses racines.

- Et le plus loin possible de tonton la mitre et de ses remords. Sage décision.
- Je vous ai connue plus intrépide, Louise.
- J'ai surtout oublié d'être masochiste. Dès que l'évêque s'apercevra que je ne parle pas un mot de japonais, il me jettera dehors. Je ne cours pas après le ridicule.
- Le japonais, vous n'avez que ce mot à la bouche. Mais ce n'est qu'un détail, le japonais.
- Tu parles.
- Puisque c'est ainsi, je pars proposer l'affaire à un confrère plus entreprenant.

Louise laissa Seguin embarquer son air offusqué, oublier sa bière et l'addition, et marcher vers la sortie. Quelques secondes s'effilochèrent avant qu'elle ne le rappelle. Il reprit le fil de son histoire. Louise l'écouta tout en se disant que ces détails étaient superflus ; sa décision était prise depuis que Seguin avait utilisé l'adjectif *rémunéré*. Elle n'avait pas les moyens de refuser la moindre affaire. Qu'on la parachute à Tokyo ou à Trouperdu-les-Nénuphars.

- Je savais que vous accepteriez, Louise. D'ailleurs, je vous ai pris un rendez-vous. Demain matin.
- Pas aux aurores, j'espère.
- À vrai dire, Monseigneur Chevy-Toscan est un lève-tôt... Il vous attend avenue Bosquet, à sept heures.

Content de son petit effet, Seguin s'en alla charmer pépé Maurice. Louise appela Jean-Louis Béranger au siège de son journal et lui demanda de lui mailer une documentation sur l'évêque. Oubliant le fond sonore du *Clairon*, elle reprit son compte-rendu.